

Notes de lecture sur :

Un Silence Religieux, La gauche face au djihadisme

de Jean Birnbaum éditions du Seuil, janvier 2016

Cet ouvrage est intéressant à plus d'un titre : il est clair, agréable à lire, très documenté (Jean Birnbaum, directeur du Monde des Livres, a à sa disposition la documentation du Monde) ; il traite d'un sujet brûlant ; et il n'hésite pas à dénoncer la faiblesse des analyses de la gauche, démontrant qu'elle a depuis longtemps minimisé l'importance du religieux.

Le propos part d'un constat : au lendemain du massacre de Charlie Hebdo et de l'Hypercacher de la Porte de Vincennes, un grand silence , silence de la foule, silence aussi des plus hauts représentants de l'état : « les hommes qui ont commis ces crimes « n'ont rien à voir avec la religion musulmane » affirmait François Hollande. « On ne le répètera jamais assez, ça n'a rien à voir avec l'islam » insistait Laurent Fabius ». Bien sûr, ces paroles visaient à éviter tout amalgame, mais elles résonnaient en contraste total avec les paroles des auteurs des attentats. Il y avait là un déni du religieux, de sa force. Et dans ce déni, « dans la consolidation de ce silence, la tradition de la gauche politique et intellectuelle a joué un rôle central...qui voit dans la religion une chimère sans consistance propre. » Jean Birnbaum évoque alors l'importance de l'islam dans le monde contemporain, sa diversité, sa richesse et aussi sa « maladie » pour reprendre le terme d'Abdelwahab Meddeb.

Ce déni de l'importance de l'islam est ancien ; l'auteur le repère dans la guerre d'Algérie, comme « point aveugle de l'engagement anticolonialiste ». Il s'appuie notamment sur l'interview de Pierre Vidal-Naquet, « grande conscience de la gauche anticolonialiste française » dans la revue *Esprit* en 1995. Il en ressort que malgré les nombreux

signes qui auraient pu les éclairer, il a fallu atteindre une trentaine d'années aux militants français qui avaient soutenu l'Algérie nouvelle pour s'apercevoir que derrière les discours marxistes des combattants algériens pour l'indépendance, « il s'agissait de libérer la terre d'islam de la présence de l'infidèle ». « Par exemple, et l'anecdote est emblématique, ils ont pris conscience très tardivement que le titre choisi par le FLN pour son journal, *El Moudjahid*, signifiait non pas « Le Combattant », comme ils l'avaient cru, mais « Le Combattant de la foi » »

Effectivement, et peu des militants l'ont noté, le gouvernement de l'Algérie nouvelle construisait beaucoup de mosquées, « autant de mosquées que de classes. Pas d'écoles, mais de classes, comprenez bien ça », au dire d'un ancien algérien de la Fédération de France. Et la référence à l'islam était constante dans *El Moudjahid*: « La Révolution algérienne est fondée et bâtie sur le respect des principes de l'islam, et c'est uniquement à ce titre que la Révolution a été acceptée et encouragée par le peuple algérien... » proclamait un texte de la rébellion algérienne. Dans une interview au *Monde* quelques mois après la révolution islamique d'Iran, Ahmed Ben Bella, l'ancien chef du FLN, revenant sur ses engagements, insiste sur la centralité de l'islam dans son combat : « Le noyau dur de ce que nous sommes, le noyau irréductible, l'islam, a tenu bon, et rien jusqu'ici, y compris nos propres abandons, n'a pu l'entamer ». Il établit une continuité historique entre l'insurrection algérienne et l'insurrection spirituelle des mollahs : « Le 1^o novembre (1954) trouve naturellement son prolongement, au dire même de ses dirigeants, dans la révolution islamique en Iran ».

En 1978, une insurrection prend naissance en Iran; Michel Foucault s'y rend, envoyé par le grand quotidien italien le *Corriere de la Sera*. Il perçoit assez rapidement que ce qui se passe là-bas est très différent de ce à quoi sont habitués les occidentaux: « Pendant tout mon séjour en Iran,, je n'ai pas entendu une seule fois prononcer le mot « révolution », mais quatre fois sur cinq, on m'a répondu: « gouvernement islamique » ». Ses analyses, qui mettent en lumière la force des motivations religieuses dans les processus en cours, sont mal reçues en France. « Si les facteurs économiques et sociaux sont importants pour expliquer la contestation en cours, seule l'espérance messianique pouvait vraiment mettre le feu aux poudres » écrit Jean Birnbaum. Pour

comprendre la révolution iranienne, les modèles qui nous sont familiers sont inadéquats; le pouvoir mis en place, qu'on avait imaginé devenir assez rapidement laïc, est un pouvoir religieux; et le modèle en est à chercher très loin en arrière dans notre histoire. « La religion n'est pas un habit, un voile qui masque les traits de la révolte, elle est son vrai visage...Il arrive que la religion devienne force autonome, qu'elle se fasse puissance symbolique, matérielle, politique. Si nous nous moquons de cette force, alors nous nous condamnons à passer du rire aux larmes».

« La religion est l'opium du peuple ». Cette formule est celle qui faisait le plus rire les iraniens auxquels s'adressait Michel Foucault. Jean Birnbaum la replace dans son contexte (*Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel*, repris in Karl Marx, *Philosophie*, Gallimard, coll. « Folio », p. 90): « La détresse religieuse est en même temps l'expression de la vraie détresse et la protestation contre cette vraie détresse. La religion est le soupir de la créature opprimée, le cœur d'un monde sans cœur, tout comme elle est l'esprit d'un monde sans esprit. La religion est l'opium du peuple ». Loin d'être une chimère, ou un thème secondaire, la religion est, affirme l'auteur, le grand sujet de Marx, « La religion vient à la fois exprimer la misère des hommes et protester contre elle ». Birnbaum développe alors comment, à travers une critique de Hegel, puis de Feuerbach, Marx en vient à construire la notion d'idéologie; «Jusqu'à présent, les hommes se sont toujours fait des idées fausses sur eux-mêmes, sur ce qu'ils sont ou devraient être. Ils ont organisé leurs rapports en fonction de représentations qu'ils se faisaient de Dieu, de l'homme normal etc...Libérons-les donc des chimères, des idées, des dogmes, des êtres imaginaires sous le joug desquelles ils s'étiolent » (Marx et Engels, *L'Idéologie Allemande*). L'idéologie est un ensemble de représentations qui passent pour autonomes, et auxquelles l'homme s'asservit. Pour Marx, la religion est le modèle de ces représentations autonomes qui aliènent l'homme, que sont aussi la marchandise et l'argent ; elle est la mère de toutes les aliénations. Libérer l'homme implique de le libérer de la religion ; mais la religion se défend bien. « Marx le sait parfaitement, il en a une conscience beaucoup plus claire, beaucoup plus douloureuse aussi que ses héritiers ». Ainsi que l'avance Derrida dans son essai *Spectres de Marx*, Marx n'a cessé de se battre contre des spectres; et la religion est un de ces fantômes qui ne

cessent de surgir toujours à nouveau.

Mais si, comme le dit aussi Marx, la détresse religieuse est une *protestation* contre cette détresse, s'éclaire alors toute une tradition militante et politique. En 1850, Engels consacre un livre à la *Guerre des Paysans* menée par le théologien Thomas Münzer en Allemagne au XVI^e siècle. En 1905 Rosa Luxemburg, dans une brochure intitulée *Eglise et Socialisme*, considère que les socialistes sont les vrais héritiers des premiers chrétiens. Antonio Gramsci, dans ses *Cahiers de prison* souligne l'importance des croyances spirituelles dans le combat pour l'émancipation. Plus près de nous, la « Théologie de la libération », dans les pays d'Amérique latine, en appelle à la justice, l'égalité, conjuguant évangile et lutte des classes, prophétisme et anti-impérialisme. Aussi la gauche athée a vite considéré les théologiens de la libération comme des alliés naturels.

Il n'en est pas de même pour l'islam. Un texte de Chris Harman de 1994 « Le Prophète et le Proletariat » permet d'éclairer la complexité de la relation entre la gauche et l'islamisme : il s'agit de courants millénaires, de forces réactionnaires, mais « les islamistes ne souhaitent pas seulement faire revivre l'islam du VII^e siècle, ils affichent ouvertement leur volonté de bouleverser la société ». Aussi peuvent-ils être des alliés occasionnels dans une lutte commune. Mais pour Harman c'est la gauche profane et révolutionnaire qui finira par triompher. Si les socialistes se battent au côté des islamistes, il doivent polémiquer fermement avec eux : Ainsi « nous défendons le droit de ne pas porter le foulard, comme nous défendons le droit des jeunes filles dans les pays racistes comme la France de le porter si elles le désirent. » En pratique, l'alliance de la gauche avec les islamistes s'est révélée difficile , et vingt ans après la publication du texte de Harman, le marxiste libanais Gilbert Achcar pouvait écrire : « L'intégrisme islamique, en règle générale, a crû sur le cadavre en décomposition du mouvement progressiste ».

La question qui se pose est de savoir pourquoi « ce qui, de nos jours, dans la plupart des religions, est l'apanage de l' « intégrisme » en tant que courant minoritaire [...], joue dans l'islam institutionnel un rôle omniprésent » (Gilbert Achcar, *Marxisme, Orientalisme, Cosmopolitisme, Sindbad Actes Sud* 2015). Outre les motifs sociopolitiques, ne faut-il pas aborder les causes proprement religieuses ? Jean Birnbaum se sert de

l'épisode de la candidate voilée que le NPA a été amené à présenter dans le Vaucluse lors des élections régionales pour montrer que la gauche se ferme les yeux en laissant de côté la spécificité religieuse : « Si le débat est si difficile au sein du NPA, écrit Pierre Rousset, c'est aussi parce qu'il touche à des domaines où il y a peu de tradition de réflexion collective dans l'extrême gauche en France (religion) [...] » . Deux enseignements sont à tirer : d'une part la gauche laïque n'a pas l'aura nécessaire « pour gagner à ses idées les femmes et les hommes dont les révoltes prennent une forme religieuse » ; d'autre part, la question religieuse ne peut être abordée sous un angle seulement hexagonal, la religion n'a pas de frontière.

Effectivement aujourd'hui, dans le triomphe du capitalisme mondialisé, les gauches semblent impuissantes à réaliser ce vieux rêve d'union des travailleurs de tous les pays, alors que la seule force présente sur les cinq continents est la communauté d'entraide des musulmans. « Le sur-moi révolutionnaire à gauche s'est effondré, constate Régis Debray. Ce qui l'a remplacé, chez les exigeants pour qui « tout ce qui n'est pas l'idéal est misère », c'est le sur-moi religieux. Après la révolution sur terre, le paradis au ciel. Après Guévara, Ben Laden ; après Marx, Allah ». Jean Birnbaum tente alors une comparaison entre l'idéal des volontaires des brigades internationales lors de la guerre d'Espagne, et celui des djihadistes, notant les ressemblances, et soulignant aussi la divergence radicale des points de vue. « En définitive, on comprend tout ce que l'engagement djihadiste a de vertigineux pour des gens de gauche. D'un côté, cet engagement se place sur son terrain, celui de l'indignation et de la révolte, jusqu'à attirer à lui les seuls jeunes prêts à mourir pour leurs idées ; de l'autre, il en est l'inversion, la négation même »

En conclusion, il propose de renouer avec la pensée critique. Sur la question de la religion, la gauche a la mémoire courte, elle ne considère jamais la religion comme telle, la rabat sur autre chose, se convainc qu'elle s'évanouira d'elle-même... « Paradoxe d'une tradition socialiste qui esquive sans cesse la croyance, mais dont plusieurs figures fondatrices (Engels, Rosa Luxemburg, Jaurès...) se sont reconnues comme les seules héritières authentiques d'une quête de justice jadis portée par les prophètes bibliques ». Politique et spiritualité sont comme deux

éléments indissociables ; Walter Benjamin a recours pour décrire leur dépendance mutuelle à l'image de l'automate dans ses « Thèses sur l'histoire » rédigées en 1940, peu avant son suicide. Le « matérialisme historique » y est comparé à une marionnette, qui joue aux échecs, et gagne à tous les coups ; mais si elle gagne, c'est grâce à un nain invisible, qui s'appelle la théologie, qui actionne les mécanismes en sous-main. Si la mécanique se bloque, si le nain se révolte, alors la marionnette se disloque. Et le nain se déchaîne.

« Que faire face à un tel affront, à une violence aussi cruelle ? Il ne s'agit de renoncer ni aux lumières, ni à l'idéal d'émancipation. Mais ...il ne s'agit pas non plus de s'enfermer dans le déni », écrit Birnbaum. « La philosophie moderne ne peut ignorer ce qu'elle doit à la religion moderne », écrivait Claude Lefort, (*Permanence du théologico-politique*, in *Essais sur le politique* Seuil, 1986). Et Jean Birnbaum : « Si la gauche veut soutenir le choc du « théologico-politique », il est urgent qu'elle brise le silence. Qu'elle cesse d'occulter la force autonome de l'élan spirituel. Qu'elle se débarrasse des certitudes et des réflexes qui l'en empêchent. »

Joseph Bourges